



Coréennes - suite

Chris MARKER

En 1959, après un séjour en Corée du Nord, Chris Marker publie aux éditions du Seuil *Coréennes*, un livre de forme et de format inhabituels et d'un genre qu'il intitule, « faute de mieux », *ciné-essai*. Il s'agit d'un album de photos commenté, dans un format à l'italienne, dont le titre n'évoque pas les « dames de Corée » mais des « pièces d'inspiration coréenne ».

Le regard sensible que porte Chris Marker sur le pays et ses habitants, l'érudition dont il fait preuve à l'époque, se référant déjà à Zuber, aux missionnaires ou à Courant aussi bien qu'aux contes ou aux classiques de la littérature et la dramaturgie coréennes, en font un ouvrage à part pour quiconque s'intéresse à la Corée.

Coréennes est devenu un livre d'autant plus recherché qu'il n'a jamais été réédité en français, à une nuance près : en 1997, Chris Marker reproduit dans le cd-rom *Immemory* les textes et photos de l'album *Coréennes* augmentés d'une postface originale que lui a inspiré la situation de la Corée du Nord près de quarante ans après son séjour là-bas. C'est l'époque où paraît en France *Le Livre noir du communisme* qui connaît un succès de librairie inattendu. C'est aussi le moment où les médias occidentaux commencent à parler des probables plusieurs millions de victimes qu'aurait fait la famine en Corée du Nord.

Les pages qui suivent regroupent le texte sur lequel se terminait l'édition originale de *Coréennes* (« *Lettre au chat G.* ») et la postface ajoutée en 1997 pour le CD-rom *Immemory*, inédite à ce jour en édition imprimée. Ces deux textes sont illustrés de photographies, elles aussi inédites dans la version imprimée que constitue l'album *Coréennes*, et de la photographie qui occupait la pleine page de la couverture de l'album. L'éditeur coréen *Noonbit* publie par ailleurs cette année une traduction en coréen de l'album *Coréennes* augmentée de la postface de 1997.

Les *Cahiers de Corée* remercient chaleureusement Chris Marker pour son aimable autorisation à publier des textes et photos pour la plupart encore inédits en version imprimée, ainsi que Jean-Noël Juttet qui a apporté une aide précieuse à la réalisation de ce projet.

(lettre au chat G.)*

12

—Non, chat G., je n’aborderai pas les Grands Problèmes. Ceux-là ne manquent pas de bras, reportez-vous à votre journal habituel. Si j’en parlais, ce serait à la manière d’Henry V : “Un orateur n’est qu’un bavard, une devise n’est qu’un slogan, politique se change, statistique se fausse, belle alliance se retourne, clair drapeau se ternit, mais un visage humain, ô chat, c’est le soleil et la lune...”

Ce visage qui se retourne vers moi, c’est avec lui que sont mes vrais rapports. Il n’y a plus -et c’est cela, la Toison d’Or -la Corée, les Coréens, singulier et pluriel de la même nuit, mais ces visages *connus*.

(Je sais que tu auras l’intelligence -les chats comprennent ces choses -de ne pas me voir ici jouer l’Homme contre l’Histoire, ces H majuscules avec lesquelles on se fait chaque matin les muscles de l’entendement, les vrais haltères de l’intellectuel... Mes rapports avec ces visages, avec ces gens connus, je sais qu’ils passent par l’histoire, que pour les aider, pour leur nuire, il est d’autres moyens que pataphysiques. Mais si cette relation implique les Grands Problèmes, c’est affaire entre eux et moi -pas pour la galerie. Au fond de ce voyage, il y a l’amitié humaine. Le reste est silence.)

Je sais aussi que tu ne me demanderas pas, perché sur le fléau de Dieu, de distribuer l’éloge et le blâme, de faire les comptes, et -surtout -de donner des leçons. Cela non plus ne manque pas. Mes amis coréens (et chinois, et soviétiques), vous n’avez pas fini d’en

recevoir -des leçons de réalisme politique des honnêtes scribes de la Grande Agonie, des leçons de tolérance sous la robe des Inquisiteurs, et du fond des banques, on vous dira que, vraiment, vous vous attachez trop aux réussites matérielles. L'homme trompé ricanera de la pureté de vos filles, le demi-lettré de l'enfance de votre art, et chacun vous tressera une couronne d'épines avec ses propres échecs.

Les temps sont étranges, chat, et rapides. Lewis Carroll avait menti: un fox-terrier erre parmi les signes du zodiaque. Et sur les océans, les grandes baleines disent la gloire du Seigneur, alléluia.

Les machines sont à la fête : on les décore -fleurs, plantes vertes, drapeaux, citations. Qu'on leur offre des colliers, des pendentifs, elles deviendraient vaines comme des chouettes. Encore un peu de temps, chat, et à elles de tenir la maison. Encore un peu de temps.

Et alors, chat, nous serons leurs chats.

Pyongyang-Paris,1958

13

** Pourquoi tant de mystères ? Et pourquoi avoir privé de son nom, toutes ces années, un bon chat nommé Gédéon, qui habitait l'île Saint Louis et se promenait sur les toits en compagnie de bicyclettes improbables ? (note de 1997)*







Postface à l'édition CD-rom incluse dans *Immemory* en 1997

J'ai tenu à reproduire ce texte exactement tel qu'il avait été publié en 1959. Près de quarante ans plus tard, il est légitime de se poser quelques questions à son sujet : est-ce qu'il se rapporte à un monde irrémédiablement rejeté par l'histoire, au nom de la fameuse « crise des idéologies » ? Est-ce que ces hommes et ces femmes que j'ai vu travailler durement, avec un courage que la propagande ne se privait pas d'exploiter, mais qu'il serait très bête de réduire à son imagerie, ont vraiment travaillé pour rien ? La lecture des journaux du printemps 1997 là-dessus est accablante : « famine » « échec total » « corruption généralisée »... Pas de raison d'ergoter : cette partie-là a été perdue, affreusement, et une fois de plus les Coréens ont illustré leur propension grecque à l'*ubris*. Toujours l'excès, dans le sentiment, dans la guerre, dans l'histoire.

Ce petit livre, lui, avait eu un destin particulier. Rejeté des deux côtés, pas assez laudateur pour le Nord (et d'abord, cette tache inexpiable : pas une fois le nom du grand leader n'était prononcé !), immédiatement assimilé à de la propagande communiste par le Sud, qui m'avait fait l'honneur de l'exhiber dans une vitrine du musée de la contre-révolution avec l'étiquette de « chien marxiste » - ce qui ne m'avait pas paru spécialement injurieux : je vois bien Snoopy délaissant quelque temps Herman Hesse pour lire *le Capital*... On peut se flatter de ce genre de symétrie, se comparer à Charlie Chaplin à la fin du *Pèlerin* lorsque, canardé par les deux camps, il marche, un pied devant l'autre, sur la frontière, et se dire que lorsqu'on se fait flinguer des deux côtés on a quelque chance d'être sur la bonne route. C'est une gloriole assez courte, qui permet de se mettre à bon compte au-dessus de la mêlée. Notre fin de siècle exige autre chose. Au surplus, je ne me suis jamais soucié du « sens de

l'histoire» qu'en jouant délibérément sur le mot *sens* : il ne s'agissait pas d'une direction à suivre, d'un panneau indicateur planté par des chefs infailibles (là encore, cette ambiguïté du mot «dirigeant» !), mais de la *signification* possible de cette histoire pleine de bruit et de fureur, racontée, etc. Si jamais j'ai eu une passion dans le champ politique, c'est celle de comprendre. Comprendre comment font les gens pour vivre sur une planète pareille. Comment ils cherchent, comment ils essaient, comment ils se trompent, comment ils surmontent, comment ils apprennent, comment ils se perdent... Ce qui d'avance me mettait du côté de ceux qui cherchent et se trompent, opposé à ceux qui ne cherchent rien, que conserver, se défendre, et nier tout le reste.

18 Qu'allions-nous chercher aux années cinquante-soixante en Corée, en Chine, plus tard à Cuba ? *Avant tout* (et on l'oublie trop facilement aujourd'hui qu'on mélange allégrement ce qu'on a fourré dans ce concept incertain d'«idéologies») une rupture avec le modèle soviétique. Ici la chronologie a son importance. Je n'appartiens pas à la génération de ceux qui ont été soulevés par la vague de 1917. C'est une génération tragique qui, portée par un espoir démesuré, s'est retrouvée complice de crimes démesurés. Dans le film que je lui ai consacré, Alexandre Medvedkine emploie cette image forte : «*Dans l'histoire de l'humanité, il n'y a pas eu de génération comme la nôtre... C'est comme en astronomie, ces 'étoiles noires' qui se réduisent à quelques centimètres carrés et qui pèsent plusieurs tonnes. Un tel trou noir pourrait représenter ma vie.*» Nous qui avons la chance d'être nés de l'autre côté du trou noir, nous ne pouvions pas ignorer la profondeur de son échec, et ceux qui disent qu'«ils ne savaient pas» sont de sacrés menteurs. Bien avant Soljenitsyne, nous avons lu Victor Serge, Koestler, Souvarine, Charles Plisnier (étrangement occulté de nos jours, alors que dès 1936, dans *Faux Passeports*, il démontait tout le mécanisme des procès de Moscou) et on ne nous ferait jamais le coup du paradis des travailleurs. Raison de plus pour aller voir comment des peuples jeunes, échappant géographiquement et culturellement aux vieux modèles européens, allaient se coltiner le défi d'une nouvelle société à construire. Ces enfants de Confucius, de Lao-Tse, de Bolivar ou de Marti n'avaient aucune raison de se plier aux dogmes élaborés par des bureaucrates nés d'une mère porteuse léniniste inséminée par Kafka. La réponse est qu'ils l'ont fait.

Encore ceci : dans l'URSS elle-même, un frémissement se faisait sentir au milieu des années 50, et les Moscovites d'aujourd'hui parlent avec une poignante nostalgie de ces années où la vie devenait vivable, où la terreur s'éloignait, où rien sûrement n'était gagné mais où on pouvait envisager sans déraison une évolution vers la liberté. Bref, la *perestroïka* était imaginable à une époque où ses retombées eussent été infiniment moins coûteuses. Les portes de l'avenir s'entr'ouvraient, lentement, en grinçant, mais elles bougeaient. Il aurait fallu beaucoup de pessimisme historique pour prévoir Brejnev et ce temps qu'on appelle là-bas celui de la *stagnation*, plus criminel encore que celui de Staline du point de vue de l'histoire, parce que personne n'était en mesure de changer Staline, alors qu'il

aurait été possible de changer Brejnev. Et encore une fois, c'est le pessimiste qui aurait eu raison.

C'est donc d'un bilan parfaitement désastreux que témoignent la plupart des textes et des images de ce livre, et je ne me sens ni l'envie ni le droit de m'en détourner. En ajoutant seulement deux notations qui ont pour moi leur importance.

On a beaucoup joué sur les ressemblances, indéniables, entre les deux totalitarismes, communiste et nazi. A ceci près que les uns ont commis leurs crimes en trahissant les valeurs sur lesquelles ils se fondaient, les autres en les accomplissant. Ce distinguo est peut-être une fausse question. Ou bien c'est toute la question. *

Et pour finir : toute la désespérance accumulée en cette fin de siècle, tant d'espoirs bafoués, tant de victimes, tant de démissions, tout cela ne me donne toujours pas une once de commencement d'esquisse d'indulgence pour la société «telle qu'elle est». J'avais l'habitude de dire du temps de la guerre froide à mes camarades des deux bords «ce que vous appelez les erreurs du socialisme, *c'est* le socialisme, ce que vous appelez le capitalisme sauvage *c'est* le capitalisme». Pour le moment il ne reste debout qu'un de ces deux monstres, mais la défaite de l'autre ne l'a pas humanisé, au contraire. Interrogé à la télévision peu de temps après la chute du Mur de Berlin, Claude Lelouch qui n'est pas, lui, un chien marxiste, a eu cette formule pleine de bon sens «*le communisme avait au moins un mérite, c'est qu'il faisait peur aux gens d'argent -et les gens d'argent livrés à eux-mêmes, ils sont capables de tout, croyez-moi, je les connais...*» Il me plaît de laisser à un cinéaste le dernier mot sur ce XX^e siècle qui en dépit de ses faux-semblants aura si peu existé, qui n'aura peut-être été au bout du compte qu'un immense, un interminable fondu-enchaîné.

19

Port-Kosinki, mai 1997

*On a tant glosé sur cette histoire d'équivalence entre communisme et nazisme qu'il faut peut-être raffiner un peu. Je crois que j'aurais passé autant de temps dans la première moitié de ma vie à m'étriper avec les staliniens, en pointant les ressemblances entre les deux monstres, qu'à m'accrocher avec les autres, pendant la seconde moitié, en insistant sur les différences.

Utopie ou pas, le modèle nazi *s'appliquait* parfaitement, il n'y avait pas le moindre écart entre la doctrine et sa réalisation. Le soi-disant communisme, lui, était un perpétuel bricolage entre une doctrine impraticable et les cabrioles de la réalité. Un coup communisme de guerre, un coup NEP, un coup classe contre classe, un coup fronts populaires, et les intellectuels de service qui s'échinaient à donner a posteriori à une praxis parfaitement délirante le poli de

la vérité révélée. Tout le monde ferait bien de relire le livre fondamental d'Edgar Morin, *Autocritique*, et comment le Parti, à l'image de l'Eglise, nourrit perpétuellement l'hérésie parce qu'en proclamant le dogme il en souligne le décalage caricatural d'avec la société. Aucune hérésie nazie ne naîtra de la relecture des textes fondateurs. (Les contradictions internes ne sont que des luttes de pouvoir, comme l'explique fort bien Ian Kersaw). Imaginer ce que seraient des «dissidents» nazis... Lire les Evangiles et contempler le Vatican, lire le *Manifeste* et contempler l'URSS, cherchez l'erreur... Lire *Mein Kampf* et regarder la société nazie, tout colle, tout va bien, pas la moindre fêlure. Ce n'est pas une question de «bonnes intentions», c'est la différence entre un échec et un accomplissement également tragiques. Que certains penseurs disent que toutes les tragédies se valent, c'est leur affaire : un peu court pour des penseurs.

Et enfin la culture... Il est vrai que pour les politiques, la culture relève plutôt des bonnes œuvres que d'autre chose. Mais si on prend au sérieux le champ culturel, si on en fait un *indice*... D'un côté, un échantillon de ce que le XX^e siècle a produit de plus grand en fait de poètes, de peintres, de musiciens, de cinéastes... Persécutés, trahis, suicidés, massacrés, incompris, détournés, désespérés, récupérés, avilis, tout ce qu'on voudra (avec des tête-à-queue surréalistes : Staline prenant la défense de Maïakovski et de Pasternak...) mais présents, et partie prenante de l'aventure. En face, rien –hormis, au cinéma, une talentueuse aventurière. Et un tel déséquilibre n'aurait pas de sens ?

